Journée ARTEA 2025

« Pourquoi le corps est-il si angoissant ? Les résistances dans la cure de Relaxation Thérapeutique Bergès »

Stéphane Fourrier, Psychiatre, Psychanalyste (CAEN)

Je vais vous parler d'abord d'enfants qui sont actuellement en cure de relaxation dans le groupe que j'organise depuis des années dans un SESSAD.

- Une jeune-fille de 9 ans est très réticente à commencer la cure et reste en sidération sur une chaise à côté de moi : « Je n'aime pas être seule avec un garçon ». Elle ne veut pas s'allonger car dit-elle : « c'est pour dormir ». Elle fait donc sa première séance assise sur une chaise. Elle dira une autre fois en entrant dans la salle et en voyant les lits : « Je n'aime pas aller dans le lit de quelqu'un d'autre ». À noter dans son histoire que son père est en prison pour viol d'une jeune-fille et qu'elle-même aurait été abusée dans sa famille, ce qui n'a pas encore été jugé.
- Un jeune homme de 11 ans est inquiet en voyant un autre ne pas vouloir venir à la première séance. Il est aussi inquiet de savoir qui va venir le chercher à la fin. En début de cure, les plaintes somatiques vont se multiplier. Au moment de la généralisation, il m'explique que son assistante familiale (famille d'accueil) et sa référente de placement ASE lui auraient dit d'arrêter la relaxation car ça ne change rien. Après l'échange que nous avons eu, il est tout heureux de conclure qu'il peut continuer. Quand je propose qu'une jeune-fille se joigne au groupe en séance, il ne veut pas : « pas une fille, c'est gênant ». Sa mère l'a abandonné en bas âge et les visites chez son père le perturbent, père qui n'est pas son père de naissance sans qu'il puisse aborder la question de qui est son géniteur.
- Un jeune homme de 12 ans fait comme si je ne lui avais rien expliqué. Il croyait que je ne m'étais adressé qu'à son père lors de la proposition de cure. Il veut savoir si je ris. J'ai observé que son père était très blagueur. Quand je l'approche à la première séance, il prend peur et se protège avec ses bras. La mobilisation est très difficile. Ce garçon a été abusé sexuellement plusieurs fois, chez le père et dans une famille d'accueil.
- Un autre jeune homme de 8 ans m'explique que pour se détendre il doit jouer. Il a besoin de se toucher le bras pour le repérer. Il met en scène l'instabilité et l'insécurité de la situation familiale, se tenant en équilibre sur le bord du lit puis faisant de son corps un pont entre le lit et la fenêtre. Puis il finit par sucer son pouce et dire : « j'ai trop envie de rester là ». Ses premières années ont été marquées par de graves

négligences, abus et violences. Son père, chez qui il est placé, reste bloqué sur la question du nom de famille que porte son fils, celui de sa mère.

- Lors de la proposition de cure que je fais à cet autre jeune homme de 6 ans, qui est très agité habituellement, il se retourne posément vers sa mère pour lui dire : « ce n'est pas toi qui me diras de faire mes exercices ». Lors des deux premières séances, je fais un acte manqué : je le confonds avec un autre et lui fais faire les séances dans le désordre. Pendant la grossesse, la maman avait eu un accident. Elle s'était entendu dire par le corps médical que son bébé était mort et qu'il fallait le lui enlever.

Toutes ces situations semblent parler d'elles-mêmes. À condition bien sûr de les laisser parler, de donner la parole au sujet, ce qui commence pour nous, thérapeutes en relaxation, par faire place au corps sans lui mettre d'étiquette.

Faire place au corps suppose de ne pas oublier que nous avons affaire à des corps humains avec leur particularité essentielle que j'ai appelée dans mon dernier livre : le besoin d'Autre du corps. Je suis parti de ce que Freud a appelé la Hilflosigkeit, qui est la détresse, l'urgence dans laquelle se trouve le petit homme dès sa naissance, détresse qui met en lumière son besoin d'Autre, son besoin d'une certaine aide pour fonctionner. Ce fonctionnement à atteindre est en fait celui d'une dialectique qui est celle du sujet, dialectique entre l'impuissance du sujet et la toute-puissance d'un Autre, sans tomber dans l'une ou l'autre. Cette dialectique permet de pointer ce qui caractérise l'humain tout en essayant d'y remédier : son inadéquation au monde, au corps et à l'autre, les trois dangers dont Freud disait que la psychanalyse n'y pouvait rien.

Le besoin d'Autre est une nécessité de pouvoir s'identifier à un autre parlant, un autre qui parle le corps et le fait parlant d'être parlé et parlé d'être parlant. Avec le transitivisme de la mère, tel que le décrivaient Bergès et Balbo, il ne s'agit pas d'être aliéné puis de se séparer, mais de naître à la parole par la force d'une hypothèse, celle selon laquelle la mère fait confiance aux capacités de l'enfant de s'identifier ce qu'elle lui dit en référence à ses propres éprouvés à lui. C'est l'hypothèse du sujet, l'hypothèse que l'enfant va parler. Ce besoin d'Autre du corps, comme je le nomme, est ainsi ce qui va amener toutes les dialectiques de ce qui fait la réalité humaine : dialectique de l'amour et de la haine, de l'incroyable et de la foi, de l'appétit et du dégoût, etc. Tant que ces dialectiques restent ouvertes et créatrices, le corps est un corps désirant, animé par le désir, en quête de reconnaissance de son désir que rien ne peut éteindre sauf la mort.

Ce qui est réellement incroyable, unglaublich, ce dont l'homme ne veut rien savoir, jusqu'à la haine, est sa propre nature, cette nature qui est d'avoir un corps de culture, un corps qui nécessite de se nouer à la parole et à tout ce qui se prête à l'exercice de sa rationalité, cette rationalité qui le fait constituer sa réalité par des pures différences et par la négativation du monde et des choses. Ce nouage du corps à la parole passe par toute l'histoire du rapport à l'Autre, toute une histoire pulsionnelle de ce qui a fait corporellement enjeu dans un entre-deux corps. La pulsion est une invention majeure de la psychanalyse, le mythe de celle-ci disait

Freud. Elle est tout ce qui vient du corps sans que l'on puisse lui résister autrement qu'en en inventant avec d'autre un traitement culturel. Ce traitement culturel présente lui-même toutes sortes de dangers puisqu'il peut aboutir à vouloir évacuer le corps, évacuer le manque qui nous fait sujets désirants, soit en complétant le corps, soit en complétant l'Autre. Les dangers consistent à faire du corps un pur objet, une pure image ou une pure fonction.

Ce que la relaxation thérapeutique se propose de soutenir, c'est de remettre le savoir du côté du sujet et de relancer l'activité fantasmatique par la fonction imageante du corps. Pour cela, elle propose une expérience qui confronte à la polydimensionalité du corps et à l'impossibilité de faire Un avec lui. Elle crée de la résistance car elle ruine cet imaginaire du Un qui fait Tout, et qu'au contraire elle s'adresse au corps comme le lieu de toutes les marques qui sont celles de l'histoire du sujet. Cette histoire dont le corps est le monument est l'histoire de la difficulté à être sujet, difficulté du corps à se faire reconnaître comme corps animé par le désir dans ses démêlés avec l'autre, corps d'un sujet qui fait tout pour maintenir un dialogue avec son Autre. Ce qui est traumatique, comme nous l'avons déjà développé à d'autres journées, est le savoir que le sujet s'est fait et dans laquelle il n'a plus de place, quand se savoir ne signifie plus rien d'autre que la perte de tout dialogue avec son Autre. C'est pour cela que le désir de l'Autre est angoissant, comme cela se vérifie dans l'inceste par exemple.

Le corps est de toute façon angoissant car il n'est pas tout symbolisable. Le rapport du sujet au langage laisse un reste, ce qui fait que le corps est non seulement découpé et troué par le signifiant mais qu'il s'en trouve aussi incomplet. Ce reste est en même temps un « leste », un point de vibration dans la rencontre avec l'Autre. Pas de corps humain sans angoisse. Le corps dans son rapport à l'Autre est un corps manquant, qui ne peut jamais apaiser son besoin d'Autre, d'être en relation avec de l'Autre. C'est ce qui fait du réel du corps quelque chose que l'on ne peut pas aborder sans angoisse, sans peur de se retrouver dans la détresse face à la perte, face à l'absence de toute adresse et de tout recours suffisant. La relaxation va spécialement proposer de vivre ce corps comme corps manquant dans le transfert au thérapeute, pour dépasser l'imaginaire pur, cet imaginaire qui maquille le manque, qui fuit le manque. Cette proposition est donc angoissante car elle concerne le rapport au manque, relançant la question du désir et de son énigme. Le désir de l'Autre peut y révéler son caractère angoissant et replonger le sujet dans l'état de dépendance vis-à-vis du désir d'un autre, du thérapeute en l'occurrence et de son propre rapport au manque.

La résistance essaye d'empêcher le dévoilement du manque qui nous constitue et qui est essentiel au fonctionnement du corps en tant que corps humain. Ce manque est de structure chez le sujet humain. Celui-ci n'est parlant en effet que d'être parlé dans son corps et n'est parlé que d'avoir un corps parlant. Il n'apparaît comme sujet que comme ce qui rate dans cette structure qui découpe et négative le monde, structure dans laquelle il essaie de se faire représenter comme sujet mais aussi comme corps, structure par laquelle il essaye de retrouver un accord de soi à son corps, au monde et à l'autre, se désignant lui-même comme sujet en tant qu'il consiste dans cette inadéquation, ce désaccord. C'est de cette manière qu'il peut

accéder à l'humour et à l'amour, au Witz et à l'Übertragung, au trait d'esprit et au transfert, à tout ce qui demande du malentendu, de la maladresse, de l'impropriété et de l'illigétimité. La résistance vient signifier qu'il y a un reste que le symbolique ne peut symboliser et qu'il désigne comme corps étranger dans la rationalité humaine. C'est ce que vient rappeler le réel du corps quand il cesse de n'être que silence.

Ce matin, Cordelia nous a parlé de son expérience en EPAHD. L'accord perdu qu'elle évoquait dans le titre de son intervention résonne avec cette notion de résistance comme ce dont on est séparé et qui peut parfois paraître totalement perdu. Ce qu'on appelle le réel du corps, et ce qu'il peut provoquer d'angoisse quand il ne se contente pas d'être silencieux, quand il ne peut pas se faire oublier, peut envahir tout le champ de la conscience. On trouve là une illustration vécue particulièrement édifiante et qui ne s'enseigne pas à la faculté. Cette pratique conduit à favoriser tout un travail de réappropriation du corps pour que celui-ci puisse à nouveau se faire, non pas l'imaginaire d'une harmonie retrouvée, mais à nouveau le lieu du désir de reconnaissance.

Anabelle et Franck nous ont parlé de leur expérience de mise en place de groupe en pratique privée, pleine de rebondissements, d'actes manqués et d'empêchements, là où la résistance trouve à se mettre en scène de manière spectaculaire, ce qui donne lieu à une attention particulière au traitement des espaces et à des évolutions étonnantes de la part des enfants et de leurs symptômes.

Ces deux interventions nous montrent combien il est important que le thérapeute fasse le deuil d'un déroulement et d'une pratique standardisés, ce qui ne veut pas dire non plus faire n'importe quoi. Dans les deux cas, c'est l'imaginaire qu'il faut lâcher, l'imaginaire du bon thérapeute et du bon patient. Il faut au contraire, pour faire place au corps, faire place à l'imprévu, à ce qui vient déranger. Les résistances quelles qu'elles soient ne font que mettre en forme le tableau clinique et ce qui s'y joue. Il faut apprendre à tout recevoir comme du matériel sans rien négliger. Les affects, par exemple, comme dans l'analyse d'un rêve, sont des éléments d'un ensemble à déchiffrer. Ce à quoi il faut résister est l'interprétation que l'on est toujours tenté de faire sur un plan imaginaire, c'est-à-dire dans une scène où l'on réalise un vœu secret en s'extrayant comme sujet, en se réduisant à une pulsion qui trouverait sa satisfaction, pulsion de voir par exemple, ou d'absorber l'autre, le rejeter, etc. L'important est que la pratique de relaxation permette, tant pour le thérapeute que pour le patient, d'accueillir tout ce qui vient, en particulier comme béances qui viennent dessiner des bords. Tout ce que l'on croyait savoir est mis en défaut, est à nouveau troué, creusé. Le sens peut alors être à nouveau interrogé. La relaxation, comme la psychanalyse (mais la relaxation met l'accent sur cet aspect), en propose une expérience corporelle, grâce aux écarts que ne manquent pas de produire la conjonction entre nomination, représentation et toucher.

Laetitia nous a parlé de résistance à un niveau plus institutionnel, au niveau du corps institutionnel. La mise en place d'une médiation par le corps dans un service est une chose délicate. On assiste communément à toutes sortes d'attaques projectives dès qu'il est question

du corps. Le corps, que ce soit de l'enfant ou du groupe à naître se fait un enjeu de jouissance, ce qui pousse à le réifier, le considérer comme séparé de la subjectivité, tendance qui est une des choses dont je parle dans mon dernier livre : corps parlé, corps parlant (éditions le Retrait| 2025). À ce sujet, on peut parler d'un autre motif d'incrédulité, d'unglaublich, après celui dont je vous ai parlé qui était le besoin d'en appeler à de l'Autre, d'avoir à s'identifier à un autre parlant, et dès lors d'être dépendant des capacités d'un autre à transitiver dans le sens donné par Bergès et Balbo. Le deuxième motif d'incrédulité est de reconnaître l'infantile en soi, l'infantile qui n'est autre que le sexuel. Ce que fait le corps, que ce soit celui du nouveau-né ou de tout projet qui s'invite dans une mécanique institutionnelle, est un dérangement qui relance le travail inconscient de chacun. Or, l'inconscient est un savoir sexuel, un savoir sur ce qui ne se prête pas à la connaissance. Rien d'étonnant donc que soit opposé au corps toute la batterie d'un savoir constitué et en fin de compte mortifère. Malheureusement, la science moderne apporte toutes les munitions possibles à cette artillerie, que ce soit en termes de diagnostics, de médicaments et de protocoles.